LE SÉJOUR MILITAIRE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Paroles de J. N. BOUILLY,

Musique de M. AUBER.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur et Roi, le 27 Février 1813.

Prix, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire-Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N°. 10, au coin de celle Saint-Honoré.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22.

1813.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LE BARON DE SAINT-EUGÈNE, colonel du neuvième de dragons, . M. GAVAUDAN.

D'HORICOURT, capitaine, ... M. HUET.

DESPARMONT, lieutenant, ... M. DARANCOURT.

DORAINVAL, lieutenant, ... M. BAPTISTE.

COURVILLE, sous-lieutenant, . . . M. PONCHARD.

DUVALLON, sous-lieutenant, ... M. GONTHIER.

(Tous les cinq officiers dans le neuvième de dragons.)

MADAME D'HORICOURT, épouse du capitaine, ... Mmes. GAVAUDAN. JOLY-ST.-AUBIN.

MADAME FRITZ, jeune veuve allemande, tenant auberge, ... Mme. BELMONT.

FRANCISQUE, premier garçon d'auberge, amoureux de Madame Fritz, M. LE SAGE.

UN POSTILLON.

Plusieurs garçons d'auberge, sous les ordres de Francisque.

La scène se passe dans la petite ville de Saverne, à dix lieues de Strasbourg.

Le Théâtre représente une salle d'auberge, établie au milieu de plusieurs appartemens ; à la gauche du spectateur, l'anti-chambre d'une pièce de réserve, ayant une croisée qui avance sur la scène, et garnie en dedans d'un rideau de soie qui empêche de découvrir l'intérieur. Çà et là, plusieurs malles, porte-manteaux militaires ayant le n°. 9, étuis de divers instrumens, épées, sabres, fleurets, etc. Au milieu, une table demi-ovale, sur laquelle est un ample dejeûner.

LE
SÉJOUR MILITAIRE,
OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HORICOURT, DORAINVAL, COURVILLE, DESPARMONT, DUVALLON.

(*Ils sont assis autour de la table, d'Horicourt est placé au centre, en face du spectateur, Dorainval et Duvallon occupent chaque bout sur le devant.*)

MADAME FRITZ (*allant et venant et présidant au service*), FRANCISQUE (*ordonnant aux valets d'auberge*).

INTRODUCTION.

LES CINQ OFFICIERS.

Buvons à la mémoire
De nos amours, de nos succès!
Vaincre, aimer, rire et boire,
C'est la devise des Français.

DESPARMONT (*avalant une rasade*).

Après une marche du diable,
Qu'on a de plaisir, mes amis,
A se voir ainsi réunis
Autour d'une excellente table!

Allons, garçons, du vin!
Vive le vin du Rhin!

(*Francisque lui verse une dernière rasade, en dégageant de sa main celle de madame Fritz*).

TOUS ENSEMBLE.

LES OFFICIERS.	MADAME FRITZ.	FRANCISQUE.
Buvons à la mémoire De nos amours, de nos succès! Vaincre, aimer, rire et boire, C'est la devise des Français.	Vous poire à la mémoire De vos amours, de vos succès: Vaincre, aimer, rire et poire, Etre devise des Français.	Buvez à la memoire De vos amours, etc.

D'HORICOURT.

Nous voilà donc dans la petite ville de Saverne, à quinze lieues de Landau, ma patrie.

DESPARMONT.

A une seule journée de marche de Strasbourg.

DUVALLON.

Et vu qu'il y a demain, dans cette grande ville, une fête brillante, un bal magnifique...

DESPARMONT.

La réunion des plus jolies femmes...

DORAINVAL.

Notre ancien colonel, qui portait l'austérité de la discipline, jusqu'à défendre à toute épouse d'officier de se montrer au régiment, a retardé notre marche de vingt-quatre heures.

D'HORICOURT.

Heureusement nous sommes débarrassés de ce chef austère et trop économe de nos plaisirs.

DORAINVAL.

Ce n'est pas ainsi, dit-on, que sera notre nouveau colonel, le baron de Saint-Eugène.

DUVALLON.

On le dit aussi brave que galant.

COURVILLE.

Homme instruit.

DESPARMONT.

Et sur-tout le plus beau tireur d'armes! S'il est avec cela franc buveur, nous serons tous heureux sous ses ordres.

D'HORICOURT (*se levant avec Dorainval*).

Mais en attendant, que faire ici pendant deux jours? Quand je ne peux pas tuer le temps à quelque chose, moi, je sens que le temps me tue.

MADAME FRITZ.

Oh! fous trufer à Saferne, bon société, bon accueil, et bar-ci, bar-là quelques cholis femmes, qui, j'ausse tire, aimer beaucoup fort les braves.

D'HORICOURT.

Elles ne vous ressemblent donc pas, chère hôtesse? car on ne peut vous rendre le plus simple hommage...

(Il lui passe un bras sur la taille.)

DORAINVAL (*de même*).

Vous rien exprimer de ce que vous inspirez si bien...

FRANCISQUE (*à part, avec inquiétude*).

Allons les voilà deux à la fois.

DORAINVAL.

Qu'aussi-tôt vous ne battiez en retraite, comme si nous étions des ennemis.

MADAME FRITZ (*pressée entre eux deux*).

Moi, bas aimer, di tout, di tout, à me foir ainsi bloquée.

D'HORICOURT.

Eh! bien, capitulons! un seul baiser, et je quitte la place.

DORAINVAL.

Un seul baiser, et je rends les armes.

MADAME FRITZ (*se débattant*).

Oh! moi être allemande, bas me rendre sans combattre.

FRANCISQUE (*avec humeur*).

Mais, messieurs, on n'assiège pas une femme comme une citadelle.

D'HORICOURT (*écarté d'un côté par madame Fritz*).

Allons, fausse attaque.

DORAINVAL (*de l'autre côté*).

Jamais on ne m'a repoussé si vivement.

FRANCISQUE (*à part et ricannant*).

Ah! ah! ah! ah! comme elle les expédie!

(*Pendant ce temps, les autres officiers se lèvent de table; les garçons desservent aussi-tôt.*)

D'HORICOURT (*changeant de ton*).

Et vous êtes bien sûre, madame Fritz, que personne n'est venu de Landau me demander ici?

MADAME FRITZ.

Personne, ma gapidaine.

D'HORICOURT.

Cependant madame d'Horicourt ne peut ignorer que nous séjournons à Saverne, que je ne suis qu'à quinze lieues de la terre qu'elle habite : et rien de sa part! pas le moindre souvenir: ah! ces femmes! ces femmes!

DORAINVAL.

Ce sont des modèles d'amour et de constance tant que nous sommes auprès d'elles ; mais dès qu'une fois nous nous éloignons...

D'HORICOURT.

Oh ! ce n'est point ainsi que pense ma charmante petite femme ; sous les dehors de la gaîté la plus folle, elle cache une ame aimante, et sur-tout une austérité de principes...

DUVALLON.

Dignes de la fidélité que tu lui gardes, n'est-ce pas ?

(On entend dans la coulisse du fond plusieurs coups de fouet, et une voix de femme crier :)

Eh! la maison ! la maison!... comment, personne ici !

D'HORICOURT (*à part*).

Je crois reconnaître cette voix.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MADAME D'HORICOURT *(sous les habits d'un jokei, le fouet à la main, les bottes couvertes de poussière).*

MADAME D'HORICOURT (*entrant étourdiment sans voir son mari*).

Ouf! quinze lieues sans débrider !... je suis moulu, ou le diable m'emporte !... *(elle s'essuie la figure avec son mouchoir.)*

D'HORICOURT (*à part*).

C'est elle-même ! sans doute elle ne veut pas être reconnue ; contraignons-nous!

MADAME FRITZ (*l'examinant*).

Oh! le choli betit' figure de jaquette !

FRANCISQUE.

C'est toujours la première chose que vous remarquez, cousine.

MADAME D'HORICOURT (*apercevant son mari, et reprimant un mouvement de joie*).

Mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur d'Horicourt que j'ai le bonheur de revoir ; *(se découvrant)* que j'ai l'honneur de saluer.

D'HORICOURT (*vivement*).

Comment, c'est toi !...

MADAME D'HORICOURT (*vivement*).

Oui, James, le jokei de madame votre épouse, qui ne pouvant pas venir elle-même, m'envoye ici en toute hâte pour vous remettre cette lettre. (*Elle tire une lettre de son sein, et la lui remet.*)

D'HORICOURT (*décachetant la lettre*).

J'étais bien sûr que ma chère Constance ne me laisserait pas séjourner aussi près d'elle... (*à part*) et je ne puis l'embrasser ! (*haut et lisant des yeux la lettre, en portant ses regards sur madame d'Horicourt*) charmante petite ! que d'esprit ! que d'amour !

DESPARMONT.

Elle te dit, sans doute, qu'elle t'adore ?

DORAINVAL.

Qu'elle brûle, qu'elle gémit.

COURVILLE.

Vive l'absence pour rendre les femmes sentimentales !

MADAME D'HORICOURT.

On voit bien que ces messieurs ne connaissent pas ma maîtresse.

D'HORICOURT.

Je suis sûr qu'elle souffre beaucoup de notre séparation ; n'est-ce pas James ?

MADAME D'HORICOURT.

Oh ! mon capitaine, plus que je ne puis vous l'exprimer.

DESPARMONT (*à d'Horicourt*).

On lui a fait la leçon.

D'HORICOURT (*souriant*).

Tu crois !

MADAME D'HORICOURT (*piquée*).

Oh, madame n'avait pas besoin... de me faire la leçon pour assurer à mon cher maître qu'elle s'en occupe sans cesse... (*avec intention*) Quand il n'y aurait que ces couplets sur l'absence, qu'elle-même a composés...

D'HORICOURT (*vivement*).

Comment, elle a fait des couplets ?...

MADAME D'HORICOURT.

Paroles et musique, seulement.

DUVALLON.

Les sais-tu ces couplets?

MADAME D'HORICOURT.

Parbleu! mon officier, on ne répete que cela dans tout le château.

D'HORICOURT.

Il faut nous les chanter.

MADAME D'HORICOURT.

Volontiers, mon capitaine.

COUPLETS.

PREMIER.

Avant l'absence,
Deux cœurs bien tendrement épris,
Se croyant à jamais unis,
Ont même amour et même confiance;
L'un ni l'autre ne peut songer
Qu'il soit possible de changer....
Avant l'absence.

SECOND.

Pendant l'absence,
Plus d'ivresse, plus de beaux jours:
De nos plus fidèles amours
Il ne nous reste hélas! que souvenance;
Mais à qui sait aimer, sentir,
C'est bien peu que le souvenir....
Pendant l'absence.

TROISIÈME.

Après l'absence,
On peut s'aimer plus que jamais:
Mais, pour lancer de nouveaux traits,
L'amour alors a besoin de constance.
Quelle douce félicité
Nous donne la fidélité....
Après l'absence!

DESPARMONT.

Aussi tu peux assurer à ta maîtresse que d'Horicourt est d'une constance... à toute épreuve.

MADAME FRITZ (*gaiement*).

Lui cependant me bresser tut à l'heure dans ses bras, beaucoup fortement, j'ausse tire.

MADAME D'HORICOURT (*avec altération*).

Comment!

MADAME FRITZ (*sur le même ton*).

Ia; avre voulu me brendre de force un baiser, mais j' dis nix!

FRANCISQUE (*bas à madame d'Horicourt*).

Oh! c'est un luron qui vous r'luque une femme!...

DUVALLON (*à d'Horicourt.*)

Il est certain que tu serrais tantôt madame Fritz furieusement de près.

D'HORICOURT (*embarrassé*).

Tais-toi donc!

DORAINVAL.

Je ne voulais lui prendre qu'un baiser à la dérobée; mais toi, frippon...

D'HORICOURT (*avec plus d'embarras encore*).

Comment, devant le jokei de ma femme!

MADAME D'HORICOURT (*riant de l'embarras de son mari*).

Oh! monsieur peut compter sur ma discrétion... Madame saurait tout, qu'elle ne s'en fâcherait pas... L'épouse d'un militaire, lui ai-je souvent entendu dire, doit être aguerrie à tous ces petits larcins passagers... que ces messieurs appellent la petite guerre.

DESPARMONT.

Voilà des principes.

(*Ici un des valets de l'auberge vient remettre une lettre à Madame Fritz, qui la décachète et la lit.*)

D'HORICOURT.

Oh! dis bien à ma Constance que jamais elle ne me fut plus chère... (*il la presse malgré lui dans ses bras*) C'est un petit espiègle que j'ai vu naître; le fils d'un ancien domestique de mon père.

MADAME D'HORICOURT (*avec intention*).

Et de plus votre filleul.

D'HORICOURT (*avec surprise*).

Mon filleul!... eh! mais!...

MADAME D'HORICOURT (*avec âme*).

J'espère que mon cher maître n'oubliera pas qu'il m'a donné son nom.

D'HORICOURT (*lui serrant la main et avec expression*).

Jamais! non jamais! (*à part*) On n'est pas plus aimable.

MADAME FRITZ (*venant de lire sa lettre*).

Moi prier vous tous de rendre à moi un service : recevoir tut à l'heure avis que dans cet même jour, defoir se faire ici une entrevue... (*mouvement de d'Horicourt et de sa femme*) une entrevue de mariache; (*à Desparmont*) lire plitôt fous-même le lettre. (*Elle lui remet la lettre.*)

DESPARMONT (*lisant*).

« Je vous préviens qu'après-demain, jeudi 15 du courant..

MADAME FRITZ.

C'être auchourd'hui.

DESPARMONT.

» Il arrivera chez vous, vers midi, par la voiture pu-
» blique, un monsieur Desécarts, riche propriétaire de la
» petite ville de Landau...

D'HORICOURT.

J'en ai beaucoup entendu parler. Personnage ridicule, entiché de la manie de faire de mauvais vers.

MADAME D'HORICOURT.

Et qui, piqué de n'avoir pu faire sa cour à madame, pendant votre absence, a osé la chansonner dans toute la ville.

D'HORICOURT.

L'insolent!

DESPARMONT (*continuant de lire*).

» Il doit épouser la jolie petite demoiselle Benoist, de
» Strasbourg, nièce d'un professeur du lycée; les parens
» de la jeune personne l'accompagneront à Saverne, où
» l'entrevue doit avoir lieu chez vous. Vous voudrez donc
» bien préparer un appartement libre et commode; et
» comme ce monsieur Desécarts arrivera sans-doute avant
» nos voyageurs, vous aurez pour lui tous les soins que
» pourra vous suggérer l'espoir d'une noce profitable, etc. »

MADAME FRITZ.

Si pien donc que moi oser demander à fous, de reprendre cette grande salon, en offrant la pièce ci-dessus, qu'être aussi gomode.

DESPARMONT.

Dès que cela vous oblige.

MADAME FRITZ *(à Francisque).*

Vîte, faire préparer la pièce. *(Aux officiers)* C'est que voyez-vous, ce idée d'un noce...

FRANCISQUE.

Ça fait tourner la tête, n'est-ce pas! épousez-moi, cousine.

D'HORICOURT *(sur le devant de la scène).*

Ah! monsieur Desécarts, vous osez chansonner ma femme!

DORAINVAL *(à d'Horicourt).*

Si nous profitions de cette occasion pour te venger du personnage.... Parbleu! l'idée serait plaisante.

(On entend sonner la trompette, au fond du théâtre.)

COURVILLE *(prenant son épée et la remettant).*

Messieurs, c'est l'appel.

DESPARMONT.

Comment, déjà! *(à Dorainval qui rumine dans sa tête)* Est-ce que tu ne viens pas?

DORAINVAL.

C'est que je songeais aux moyens d'égayer un peu notre séjour en ces lieux.

DUVALLON.

Comment donc?

DORAINVAL *(reprenant son épée comme les autres).*

Je vais vous conter cela.

D'HORICOURT.

Suis-moi, James.

(Ils sortent tous.)

SCENE III.

MADAME FRITZ, FRANCISQUE, plusieurs Valets.

MADAME FRITZ *(aux valets.).*

Emporter pien vîte, tut le effets; et nous, bréparer ce chambre de réserfe. *(Elle entre dans la chambre, tire le rideau, et ouvre la croisée, ce qui fait voir l'intérieur de cette pièce richement meublée.)*

FRANCISQUE *(commandant aux valets et chargeant sur leurs épaules plusieurs malles et porte-manteaux).*

Oh! l' maladroit! ça n'a pas plus d'intelligence... *(chargeant un autre valet.)* Mais tiens-toi donc ferme sur tes jambes: la sotte espèce que ces animaux-là.

MADAME FRITZ *(rentrant sur la scène).*

Lui déjà faire le maître.

FRANCISQUE *(l'abordant).*

Enfin nous v'là seuls, et nous pourrons jaser un peu d' not' mariage.

MADAME FRITZ.

Oh! nous avre encore tut de temps d'y songer.

FRANCISQUE.

Ça vous est facile à dire, à vous qui n' brûlez pas, qui n' séchez pas sur pied, comme j' fais d'pis queuqu' temps. *(soupirant)* Je n' peux plus attendre, cousine; non, foi d'honnête garçon, je n' peux plus attendre.

MADAME FRITZ *(riant).*

Lui me faire rire malgré moi.

FRANCISQUE.

Vous n' pouvez pas rester veuve, ça c'est sûr; vous n'êtes ni d'âge ni d' figure à ça. Eh! ben, jamais vous n' trouv'rez que'qu'un qui vous aime et vous convienne mieux que Francisque... J' n'ai rien, ça c'est vrai, qu'un bon cœur tout à vous, d' la force et d' la santé, c' qui n' nuit pas en ménage; mais j' sommes z'au fait d' tenir une auberge, et j' peux dire, sans m' vanter...

MADAME FRITZ *(avec intérêt).*

Oh! moi bas ignorer que vous être un garçon bonne, solide tut à fait; et si me décider un que'q' jour, à prendre une seconde mari...

FRANCISQUE.

Le plutôt s'ra l' meilleur, croyez-moi, cousine: voyons, convenons d' nos faits; et j' vous promets d'avance...

UNE VOIX D'HOMME *(dans la coulisse du fond).*

Qu'on raccomode ma voiture le plus promptement possible!

FRANCISQUE.

Encore interrompus! on n' peut pas être ensemble un instant, qu'aussi-tôt...

SCENE IV.

Les mêmes, LE BARON DE SAINT-EUGÊNE, *(couvert d'une riche hollandaise garnie de fourrure, chapeau rond,)* UN POSTILLON *(le fouet à la main)*.

SAINT-EUGÊNE *(au postillon qui le suit)*.

Trois pièces d'or aux ouvriers, si je peux repartir dans une heure... Il faut qu'une de mes roues se brise à cinq postes de Strasbourg, et me voilà relégué dans ce village jusqu'à ce qu'il plaise au ciel... *(examinant madame Fritz qui vient au-devant de lui, et changeant de ton)* Ah! ah!.. cependant, que la roue soit solidement rétablie; j'entends qu'on y mette tout le temps nécessaire... Cette auberge est mieux que je ne le croyais, et je pourrai m'y arrêter à dîner. *(Se retournant vers le postillon)* Regagnez ma voiture, et dès qu'elle sera prête, vous viendrez m'avertir.

FRANCISQUE *(à part)*.

Com' i' la r'garde!

MADAME FRITZ.

Si mener fuloir donner ses ordres?

SAINT-EUGÊNE.

Serait-il possible, madame, d'avoir un appartement séparé, seulement pour quelques heures?

FRANCISQUE.

Si c' n'est qu' pour queuqu' z'heures, c'te pièce de réserve pourrait convenir à monsieur. *(Il la désigne.)*

SAINT-EUGÊNE *(regardant toujours Madame Fritz)*.

Oui, oui, elle me convient tout-à-fait.

MADAME FRITZ.

Etre destinée à la golonel du régiment arrivé ce matin; mais lui ne defoir rejoindre qu'à Strasbourg.

SAINT-EUGÊNE *(apercevant le numéro des porte-manteaux restés au fond du théâtre, et que les valets chargent en ce moment sur leurs épaules)*.

Ah! ah! le neuvième de dragons est ici?

MADAME FRITZ.

Avre l'honneur de loger plusieurs officiers qui, j'ausse tire, être les plis jovials,... les plis galans...

SAINT-EUGÊNE.

Qui ne le serait pas auprès de vous, madame?

FRANCISQUE (*à part*).

Encore un enjoleux!

SAINT-EUGÊNE.

Mais il n'y a pas long-temps que vous tenez cette auberge?

MADAME FRITZ.

Depuis deux ans, qu'avre perdu mon mari.

SAINT-EUGÊNE (*plus vivement et s'approchant d'elle*).

Comment, vous êtes veuve? (*lui prenant la main*) état véritablement respectable; j'ai toujours eu pour le veuvage les égards les plus empressés, la plus tendre commisération.

FRANCISQUE (*passant rapidement entre eux*).

Monsieur veut-i commander son dîner?

SAINT-EUGÊNE.

Une volaille froide et deux bouteilles de Bordeaux.

MADAME FRITZ.

Dans l'instant, mener; (*à part*) c'être un consolateur des veufes; en afoir pien le mine. (*Elle sort.*)

FRANCISQUE (*à part, et la suivant*).

Jarni queux yeux! on dirait qu'i vient bloquer not' auberge.

SCENE V.

SAINT-EUGÊNE (*seul*).

Ah! le nouveau corps d'officiers que je vais commander, loge dans cet hôtel. Si je pouvais les étudier un peu sans me faire connaître! Le chef que je remplace ne s'en fit point aimer, et n'employa, pour se faire obéir, qu'une discipline austère: je prétends prendre une autre route. C'est toujours en riant qu'on doit conduire les Français au champ d'honneur.

SCÈNE VI.

SAINT-EUGÊNE, FRANCISQUE (*deux bouteilles d'une main et un panier de l'autre*).

FRANCISQUE.

V'là c' que monsieur vient d'ordonner.

SAINT-EUGÊNE.

Servez promptement... Est-ce que l'hôtesse ne vient pas?

FRANCISQUE.

C'est qu'elle est en ce moment occupée aux préparatifs d'une noce. (*A part*) Il voudrait un tête-à-tête. (*Il entre dans la chambre de réserve.*)

SAINT-EUGÊNE (*à part, et le suivant*).

Parbleu! je suis curieux de voir mes nouveaux frères d'armes. (*On entend du bruit au fond du théâtre*) Ce sont eux, sans doute. L'occasion est favorable; sachons en profiter.

SCENE VII.

SAINT-EUGÊNE, FRANCISQUE (*dans l'appartement de réserve, mais sans être vus*), D'HORICOURT, MADAME D'HORICOURT (*ils rentrent par la porte du fond*).

TRIO.

D'HORICOURT.

Est-ce bien toi, chère Constance,
Toi, que je presse dans mes bras?

MADAME D'HORICOURT.

On peut venir; de la prudence!
Parle plus bas! parle plus bas!

ENSEMBLE (*à demi-voix*).

Après une aussi longue absence,
Qu'il est doux de se réunir!
Plus de tourment, plus de souffrance!
Ah! que mon cœur bat de plaisir!

MADAME D'HORICOURT.

Pour me trouver sur ton passage,
Et me cacher aux yeux du régiment,
De James, mon jokei, j'ai pris le vêtement.

D'HORICOURT.

Chut! on vient, changeons de langage.

(Francisque sort de l'appartement de Saint-Eugène, et traverse le théâtre, en les écoutant.)

ENSEMBLE *(vivement et élevant la voix)*.

D'HORICOURT.

On ne peut être, assurément,
Plus diligent et plus fidèle;
Oui, je reconnaîtrai ton zèle;
James, de toi, je suis content.

MADAME D'HORICOURT *(se découvrant et prenant une attitude respectueuse)*.

Madame m'a dit en partant,
D'être diligent et fidèle,
Et j'obtiens le prix de mon zèle
Si mon capitaine est content.

(Francisque disparaît.)

D'HORICOURT *(changeant de ton)*.

O qu'elle surprise agréable!

SAINT-EUGÊNE *(paraissant à la croisée de la chambre de réserve, une rasade de Bordeaux à la main)*.

La belle veuve ne vient pas.

D'HORICOURT.

Non, je ne comptais pas
Presser aujourd'hui, dans mes bras,
Des épouses la plus aimable.

SAINT-EUGÊNE *(à part)*.

Son épouse!

MADAME D'HORICOURT.

Parle plus bas...

ENSEMBLE.

D'HORICOURT ET SA FEMME.

Après une aussi longue absence,
Qu'il est doux de se réunir!
Plus de tourment, plus de souffrance!
Ah! que mon cœur bat de plaisir!

SAINT-EUGÊNE.

La jeune femme, en conscience,
Est gentille et faite à ravir:
Voilà comme sans qu'on y pense,
Un mot, un rien, peut nous trahir.

MADAME D'HORICOURT.

Je prétends rester inconnue:
Garde-toi de me découvrir.
Si dans ces lieux je suis venue,
C'est pour te voir, t'embrasser... et partir.

D'HORICOURT.

Partir ! ah ! ce serait dommage.

SAINT-EUGÊNE.

Oui, vraiment ce serait dommage.

D'HORICOURT.

Car nous avons demain séjour.

MADAME D'HORICOURT (*vivement*).

Quoi ! vous avez demain séjour ?

D'HORICOURT (*pressant sa femme entre ses bras*).

Et ce serait faire un outrage
Au dieu d'himen, au dieu d'amour...

(*On entend plusieurs éclats de rire au fond du théâtre.*)

Mais on vient, changeons de langage.

ENSEMBLE.

D'HORICOURT (*élevant la voix.*)	MAD. D'HORICOURT (*de même*).	SAINT-EUGÊNE.
On ne peut être assurément, etc.	Madame m'a dit en partant, etc.	Si je pouvais adroitement Intriguer ce couple fidèle, D'honneur, le tour serait charmant.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DUVALLON, DORAINVAL, DESPARMONT, COURVILLE (*ils rentrent par le fond, en riant*).

DESPARMONT.

Ah ! ah ! ah! voilà bien de ces idées qui n'appartiennent qu'à ce fou de Dorainval.

DORAINVAL.

Oui, messieurs, je vous propose de nous amuser aux dépens du chansonnier Desécarts, en représentant tous les différens personnages qui composent l'honorable famille des Benoist.

D'HORICOURT.

Ma foi, le tour serait plaisant.

DUVALLON.

Divin.

DESPARMONT.

C'est dit.

DORAINVAL.

J'ai déjà su me pourvoir d'une cariole du pays ; et je viens d'apercevoir ici près, un magasin d'habits où nous pourrons facilement nous déguiser.

COURVILLE.

Mais, messieurs, peut-on bien se permettre ?....

D'HORICOURT.

Le Desécarts s'est bien permis d'insulter ma femme, de chansonner madame d'Horicourt.

SAINT-EUGÊNE.

Madame d'Horicourt ! retenons bien.

DORAINVAL.

Rien de plus légitime que de rire aux dépens de ce poëte ridicule. Il doit arriver de Landau avant la famille des Benoist ; toi Duvallon, tu feras le père ; père sensible, entends-tu ?

DUVALLON.

Père sensible, père la joie, père austère, je fais tous les pères qu'on veut, moi.

D'HORICOURT.

Toi Dorainval, petite taille, traits mignons, embonpoint coloré ; tu feras la mère.

DORAINVAL.

Va pour la mère.

D'HORICOURT.

Et mon jokei fera la jeune prétendue.

MADAME D'HORICOURT (*sautant avec étourderie*).

Je ne demande pas mieux, mon capitaine.

D'HORICOURT.

Taille svelte, la voix d'une femme ; l'illusion sera complette.

DESPARMONT.

Il ne s'agit plus que de nous distribuer les autres rôles.

SAINT-EUGÈNE.

Ecoutons bien ! (*il se retire de la fenêtre.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

D'HORICOURT.

Avant tout, il faut nous entendre ;
Répétons bien notre leçon.

TOUS LES AUTRES.

Avant tout, etc.

D'HORICOURT.

Toi, Duvallon, prends bien le ton
D'un père vieux, sensible et tendre.

DUVALLON (*imitant la voix d'un vieillard*).

Ce ne sont point les trésors, la grandeur,
Qui font le charme de la vie;
Je veux pour gendre un homme plein d'honneur,
Qui fasse le bonheur
De ma fille chérie.

TOUS LES AUTRES.

Bravo! bravo! Duvallon!
C'est bien le ton
D'un vieux barbon.

D'HORICOURT.

Toi, Dorainval, prends de la mère
Et la voix aigre, et le caquet.
(*Imitant la voix d'une bavarde.*)
Je ne veux point d'un freluquet
Qui sente l'ambre et le muguet;
Qui, toujours pimpant et coquet,
Tous les matins porte un bouquet
A Lise, à Cloris, à Glicère.

DORAINVAL.

Je ne veux point d'un freluquet, etc.

D'HORICOURT (*même ton*).

Je veux pour gendre un bon garçon
Sans faste et sans prétention,
Qui, pour moi plein d'attention,
Sache m'écouter et se taire.

DORAINVAL.

Je veux pour gendre, etc.

TOUS LES AUTRES.

Bravo! bravo! Dorainval,
C'est fidèle à l'original.

D'HORICOURT (*à sa femme*).

Et toi, d'une jeune innocente
Imite, si tu peux, le trouble, la pudeur;
Les yeux baissés, et cachant ta rougeur,
Répète d'une voix tremblante.... :

(*CANTABILE.*)

Il faut vous quitter pour jamais,
O lieux chéris de mon enfance!
Desirs, soupirs, craintes, regrets,
Tout à-la-fois trouble mon innocence.

Se voir seule auprès d'un époux !
D'où vient que je frémis, ma mère ?
Est-ce un tourment, est-ce un plaisir bien doux ?
Expliquez-moi donc ce mystère.

MADAME D'HORICOURT (*regardant son mari*).

Se voir seule auprès d'un époux....
(*S'adressant à Dorainval.*)
D'où vient que je frémis, ma mère ?
Est-ce un tourment, etc.

TOUS LES AUTRES.

Fort bien, fort bien, il est charmant,
Que le petit drôle est plaisant !

D'HORICOURT (*à Courville*).

Quant à toi, savant phlegmatique,
Parle à ce monsieur Desécarts,
Latin, grec et mathématique,
Sur-tout peinture et beaux-arts.
(*A Desparmont.*)
Toi, fais-lui d'un duel redouter les hasards :
Moi je saurai calmer sa verve satirique.

DORAINVAL.

Mais l'heure s'avance, allons tous
Nous déguiser avec mystère.

D'HORICOURT.

N'oublions rien, recordons-nous !
(*Mouvement très-vif.*)
Toi, Duvallon, fais bien le père.

DUVALLON.

Sois tranquille, et laisse-moi faire.

D'HORICOURT (*à Desparmont*).

Toi le cousin.
Franc spadassin.

DESPARMONT.

Moi le cousin,
Franc spadassin.

D'HORICOURT (*à Courville*).

Toi le savant,
Sec et pédant.

COURVILLE.

Moi le savant,
Sec et pédant.

D'HORICOURT (*à sa femme*).

Toi l'innocente.
(*A Dorainval.*) Et toi sa tendre mère.

MADAME D'HORICOURT.

Moi l'innocente.

DORAINVAL.

Et moi sa tendre mère.

TOUS (*riant aux éclats*).

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
L'excellent tour que celui-là!
Oui, dans Saverne, on parlera
Du séjour militaire.

(*Ils sortent tous par la porte du fond.*)

SCENE IX.

SAINT-EUGÈNE (*sortant avec précaution de la chambre de réserve et les suivant des yeux*).

Les aimables fous! je me suis reconnu là. Ah! messieurs, vous voulez vous amuser aux dépens d'un provincial ridicule; et vous, madame d'Horicourt, qui vous croyez bien cachée sous les habits d'un jokei, vous devez jouer la timide innocente, tout en passant quelques jours auprès de votre mari!... Rien de plus gai, je suis forcé d'en convenir... Mais, si l'on essayait de vous tourmenter un peu dans vos vastes projets! (*rêvant un moment*) Pourquoi non? j'ai fait tant de folies dans ma vie! je peux bien encore me permettre celle-ci; d'ailleurs, je ne suis pas fâché d'aider ces messieurs à égayer leur séjour, et de leur donner, tout en badinant, la leçon qu'ils méritent.

AIR.

Folie, aimable enchanteresse,
Mère des plaisirs, des amours,
Tu prolonges notre jeunesse,
Et nous fais, dans notre vieillesse,
Trouver encor quelques beaux jours.

Lorsqu'après un combat terrible,
Nous déposons nos étendards,
Tu nous conduis dans un séjour paisible;
Et là, sous des myrtes épars,
Des belles nous suivons les traces;
Et nous voyons les jeux, les ris, les graces,
Attacher tes grelots au bouclier de Mars.

Folie, etc.

Mais dès que le signal se donne,
Sitôt que la trompette sonne,

Tout Français, ardent défenseur
De son prince et de sa patrie,
Quitte en chantant les bosquets d'Idalie,
Pour marcher aux champs de l'honneur.
Folie, etc.

SCÈNE X.

SAINT-EUGÈNE, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ (*au baron qui gagne la porte*).

Vous sortir, mener?

SAINT-EUGÈNE.

Oui, je vais hâter moi-même les ouvriers qui raccommodent ma voiture; je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XI.

MADAME FRITZ (*seule*), FRANCISQUE (*peu après*).

MADAME FRITZ.

Lui tantôt, bas montrer si grande hâte de partir; avre sans doute à Strasbourg un quelque veufe à gonsoler.... moi-même gommencer à sentir que cet veufage defenir un souffrance, tut-à-fait, infiniment insupportable.

COUPLETS.

PREMIER.

Le jour où l'on perd un épоux,
Dans le tombe on voudrait le suifre;
Le lendemain un sentiment pli doux,
Par pitié, nous décide à vifre.
Honorer le défunt, n'est-ce pas un devoir?
Sous un vêtement noir,
Sous un ample mouchoir,
On fuit le monde et son hommage;
Et l'on croit bonnement
Garder fidèlement
Un éternel veuvage.

SECOND.

Mais dès qu'on a quitté le deuil,
On sent qu'on renaît, on respire,

Tout à-la-fois parle au cœur, flatte l'œil :
On rève, on cherche et l'on soupire.
On vante du défunt les vertus, les talens ;
Mais parmi les vivans,
Il est si bonnes gens !
Ah ! pour un femme jeune et sage
C'être un fardeau bien grand,
ïa, beaucoup fort pesant
Que celui du veuvage.

FRANCISQUE *(il a entendu la fin des couplets).*

Sûr'ment que l' veuvage est un fardeau pesant; eh ben! me v'là tout prêt pour vous en débarrasser.

MADAME FRITZ.

Vous toujours faire le espion ; ne pas pli quitter moi que mon ompre.

FRANCISQUE.

Est-ce ma faute à moi si vous m'avez ensorcelé ? n' fallait pas m' faire rester ici à la mort du cousin, pour vous aider à t'nir c't' auberge; fallait m' renvoyer dans mon village d' Normandie, où n' vous voyant plus, j' s'rions p't-être parvenu, non pas à vous oublier, c'est impossible, mais du moins à ratrapper un peu d' ma raison, qu' vous avez si fort partroublée, qu'il est sûr et certain qu' j'en d'viendrai fou, si vous n'avez pitié d' moi.

MADAME FRITZ.

Lui me difertir, avec son franchisse, son natirel.

FRANCISQUE.

Epousez-moi, cousine, quand ça n' s'rait que par charité. J' vous promets d' vous faire oublier le défunt ; et comme j'ai trente-cinq ans d' moins qu'i' n'avait, j' f'rons ensorte de n' pas m' laisser expédier aussi promptement qu' lui.

MADAME FRITZ.

Vous être bressé terriplement beaucoup ,... et pourtant moi pas encore avre donné parole à vous.

FRANCISQUE *(d'un ton pleurard).*

Comment ! vous n' m'avez pas donné parole ! m'avez-vous laissé vous aimer, oui ou non ?

MADAME FRITZ *(riant.)*

Moi pas pufoir empêcher.....

FRANCISQUE.

Quand vous avez vu qu' j'en perdais le r'pos et l'appétit, m'avez-vous dit : « Mon garçon, c'est inutile ? »

MADAME FRITZ.

Moi bas afoir le droit de dire : « Ma garçon..... »

FRANCISQUE (*plus pleurard encore*).

Et quand les héritiers d' feu l' cousin vot' mari, sont venus ici vous chercher querelle ; qu' j'en ai mis trois sous mes pieds, j'té quatre à la porte et cinq par les fenêtres, n' m'avez-vous pas alors nommé vot' défenseur, vot' bon Francisque ? n' m'avez-vous pas dit qu' jamais nous n' nous quittrions ?

MADAME FRITZ (*vivement*).

Oh ! moi le rébéter encore.... Mingot ! fous être pien la meilleure espèce d'homme !....

FRANCISQUE.

C'est justement parce que je suis d'une bonne espèce, qu' j' n' peux pas rester toujours à soupirer.... Faut qu' ça finisse, entendez-vous ?... et j' vous nomme tout haut la pus ingrate des inhumaines, si dans l'instant même, vous n' me dites pas là ben franchement, et à n'y pus r'venir.... Francisque, j' t'épouse.

MADAME FRITZ.

ïa, moi vous bromettre....

FRANCISQUE.

C' n'est pas d'ïa dont il s'agit.... Francisque j' t'épouse : ça n'est pas ben difficile à dire.

MADAME FRITZ.

Eh pien ! Francisque....

(*On entend dans la coulisse, à droite du spectateur, les cris de plusieurs voyageurs, accompagnés de coups de fouet.*)

FRANCISQUE.

Toujours interrompus ! sans ça el' lâchait la promesse d' mariage : faut convenir qu' c'est jouer d' malheur !

MADAME FRITZ (*allant vers la porte latérale à droite*).

C'être un cariole que traîner un seul cheval, et qui contenir tut un famille.

FRANCISQUE (*avec humeur et parlant à la cantonade*).

La grand' porte sus vot' droite, au fond d' la cour : vous trouv'rez les garçons d'auberge. (*Ton naturel*) V'nir nous interrompre dans l'instant même...

MADAME FRITZ.

C'être, chausse tire, le famille de Strasbourg qui fenir pour le noce.

FRANCISQUE.

Eh ben! queu jour fixez-vous pour la nôtre?

MADAME FRITZ.

Bas pufoir en cet moment....

FRANCISQUE (*en colère*).

Là! jamais dans c't' auberge on n' nous laiss'ra le temps d' nous épouser!

MADAME FRITZ (*regardant toujours vers la porte latérale*).

Oh! nous safoir pien le trufer, bonne Francisque!...

FRANCISQUE.

Choisir un jour, c'est sitôt fait; voulez-vous qu' ça soit pour lundi?

MADAME FRITZ (*sans entendre*).

C'être sans dute la bétite prétendue....

FRANCISQUE (*avec instance*).

Voulez-vous pour mardi?

MADAME FRITZ.

Avre l'air gentille tut-à-fait.

FRANCISQUE.

Tout c' que j' peux faire c'est d'aller jusqu'à mercredi...

MADAME FRITZ.

Eux venir!.... attention, bonne Francisque!....

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, D'HORICOURT (*mise gothique, repres. un Professeur de Lycée*), DUVALLON (*en bon bourgeois, père de famille*), MADAME D'HORICOURT (*en jeune timide et adolescente*), DORAINVAL (*déguisement de femme de quarante ans, minaudière et vaporeuse*), DESPARMONT (*beau-fils provincial et bretailleur*), COURVILLE (*costume d'oncle, vieux*

géomètre), deux garçons d'auberge (*portant paquets et cartons*).

PETIT MORCEAU D'ENSEMBLE.

DUVALLON (*donnant le bras à Dorainval et le faisant asseoir dans un grand fauteuil*).

Allons, ma poule, calme-toi !...

DORAINVAL (*d'une voix entrecoupée et affectant des mouvemens de nerfs*).

Je n'en puis plus ; c'est fait de moi ;
Mes pauvres nerfs ! la maudite voiture !

D'HORICOURT ET TOUS LES AUTRES.

Oui, la voiture est un peu dure.

MADAME D'HORICOURT (*soutenant la tête de Dorainval*).

Chère maman, appuyez-vous sur moi !
De grâce, calmez mon effroi !

TOUS ENSEMBLE.

MAD. D'HORICOURT ET LES OFFICIERS.

Allons, { maman, / ma femme, / ma tante, / ma sœur, } allons courage.
Pour vous remettre du voyage,
Il faut un peu de calme et de tanquillité.

DORAINVAL.

Non, non, il n'est pas sage
De se mettre en voyage,
Quand on est comme moi d'une faible santé.

MAD. FRITZ, FRANCISQUE (*l'un à l'aut.*)

{ Avre pourtant / Elle a pourtant } un bon visage,
Pour une aussi faible santé.

DORAINVAL.

Je sens un peu de calme et de tranquillité.

TOUS LES AUTRES.

Elle reprend ses sens et sa tranquillité.

(*Ce petit morceau d'ensemble doit s'éteindre par degré.*)

MADAME D'HORICOURT (*prodiguant ses soins à Dorainval*).

Ces attaques sont douloureuses ; mais heureusement elles ne durent pas.

DORAINVAL (*la regardant tendrement*).

J'y périrais, fanfan, j'y périrais.

MADAME FRITZ.

Si montame fuloir brendre un que'qu' chausse ?

DORAINVAL (*à Duvallon*).

Qu'en pensez-vous, petit ami ? je n'ai rien pris de toute la journée.

DESPARMONT (*bas aux autres*).

Il a déjeûné comme quatre.

DUVALLON (*tâtant le pouls à Dorainval*).

Le pouls est faible.... vacillant.... et je serais d'avis qu'un petit bouillon, en attendant le dîner....

MADAME FRITZ.

J'avre un tut prêt, l'apporter à vous dans l'instant. (*Elle sort, Francisque la suit à la trace.*)

DORAINVAL (*se levant aussi-tôt en gambadant ainsi que tous les autres, et reprenant sa voix naturelle*).

Ils ne nous ont point reconnus.

DUVALLON.

Parbleu! déguisés comme nous le sommes.

D'HORICOURT.

Jugez si le Desécarts s'y prendra. (*A madame d'Horicourt*) Tu es bien sûr, James, que jamais il n'a vu de près madame d'Horicourt.

MADAME D'HORICOURT.

Très-sûr, mon capitaine.... Ces messieurs trouvent-ils que, pour un jokei, je contrefasse assez bien mademoiselle Estelle Benoist? mon cher père et ma chère mère sont-ils contens du tendre fruit de leurs amours.

DUVALLON.

A merveille, James!

DORAINVAL (*voix de femme*).

A ravir, fanfan, à ravir! vous vous montrez tout-à-fait digne de votre mère.

COURVILLE.

On dirait qu'il a porté la jupe toute sa vie; on n'a pas plus d'aisance, de grace et de gentillesse.

DESPARMONT.

Je voudrais seulement que ce fichu ne fût pas attaché si haut; il a le col blanc comme une femme, et pour séduire encore plus le Desécarts, il faudrait.... (*Dorainval veut écarter le fichu de madame d'Horicourt qui l'arrête vivement*) Eh! bien donc, mademoiselle? (*riant*) est-ce la pudeur?...

MADAME D'HORICOURT.

Ah! ben oui, mon officier, la pudeur!... c'est que je suis chatouilleux en diable.

DORAINVAL (*regardant vers la porte latérale*).

Silence ! on m'apporte mon bouillon.

(*Ils reprennent tous leur première attitude.*)

MADAME FRITZ (*portant une riche écuelle d'argent*).

La gonsommé, chausse tire, être succulent.

DORAINVAL (*buvant le bouillon*).

Délicieux, ma chère hôtesse, délicieux : ah ! j'avais grand besoin de cela.

DUVALLON.

Monsieur Desécarts n'arrive donc pas ?....

DORAINVAL.

J'aurais cru que mon futur gendre aurait montré plus d'empressement ; et lorsque toute une famille comme la nôtre, se fait un devoir d'aller à sa rencontre....

D'HORICOURT.

Il est cruel pour nous d'avoir l'air de faire les premiers pas.

MADAME FRITZ.

Cela dépendre du voiture qu'avre prise le montsir Desécarts.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE (*entrant par la même porte à droite du spectateur, et portant une valise*), SAINT-EUGÈNE (*costume de provincial à prétention, chapeau gris, frisure en aile de pigeon, ample spincer écarlate sur un habit vert-pomme, bordé en argent, un vieux couteau de chasse d'une main, et un parapluie de l'autre, etc.*).

FRANCISQUE.

Par ici, monsieur, par ici !

MADAME FRITZ.

I être lui, chausse tire. (*Elle va au devant de lui.*)

D'HORICOURT (*regardant vers la coulisse*).

Oh ! la plaisante caricature !

DESPARMONT (*regardant de même*).

On dirait qu'on l'a fait exprès pour nous.

FRANCISQUE.

Entrez, monsieur, toute la famille vous attend.

SAINT-EUGÊNE (*avec minauderie et grassayement*).

Comment, arrivés avant moi! vous me voyez dans une confusion.... une pétrification.... Mais les seuls coupables, ce sont les insensibles coursiers de la voiture de Landau, qui, loin de partager mon impatience, ma souffrance, mon espérance.... Qui de vous d'abord, messieurs et mesdames, dois-je saluer comme le futur beau-père?

DUVALLON.

C'est moi, très-cher futur gendre. (*Prenant par la main Dorainval qui se lève et fait une revérence de cérémonie*) Souffrez que je vous présente mon épouse; (*désignant d'Horicourt*) son frère, Horace de Vert-Sec, professeur au lycée de Strasbourg; (*désignant Courville*) mon frère, Ignace Benoist, géomètre; (*désignant Desparmont qui se rengorge*) mon neveu, fils unique, jeune homme de la plus haute espérance; enfin, ma fille Estelle Benoist, votre très-honorée prétendue.

SAINT-EUGÊNE (*s'avançant vers madame d'Horicourt*).

Estelle! nom charmant, nom ravissant qui n'appartient qu'aux graces naïves, aux bergères fidèles..... Le futur beau-père daignerait-il me permettre de débuter par embrasser ces dames?....

DUVALLON.

Rien n'est plus juste. (*Bas à Desparmont*) Est-il assez sot?

DESPARMONT.

Il est divin.

(*Saint-Eugène approche cérémonieusement ses joues à quelque distance de celles de Dorainval, et donne deux forts baisers à madame d'Horicourt.*)

D'HORICOURT (*à Desparmont*).

Comme il appuye!

DESPARMONT (*bas à Duvallon*).

S'il savait que ce n'est qu'un jokei.

DORAINVAL (*minaudant*).

Allons, Estelle, remettez-vous: il faut bien vous accoutumer à tous ces petits devoirs... Eh bien, ma fille, m'entendez-vous?

MADAME D'HORICOURT (*jouant l'ingénuité*).

Pardon, petite maman, je suis si troublée....

SAINT-EUGÊNE (*avec emphâse*).

Pas plus que moi, je vous assure.... Heureuse sympathie! délicieux accord de deux cœurs purs et timides, qui s'élancent l'un vers l'autre : oh! qu'il me tarde de les voir unis à jamais!

DUVALLON.

Mais avant de conclure une union qui, d'avance, me paraît de part et d'autre si bien assortie, il faut s'assurer s'il existe entre les futurs époux, cette sympathie de goût et de caractère.... qui régnait entre nous.... ma poule....

DORAINVAL.

Et qui depuis vingt ans, petit ami, nous a fait faire le plus heureux ménage!

SAINT-EUGÊNE.

Oh! oui, la sympathie, la sympathie!... il n'y a que cela pour les âmes véritablement délicates et sensibles.

D'HORICOURT.

Allons, ma nièce, voici le moment le plus important de votre vie; parlez avec franchise, et montrez-vous à votre prétendu telle que vous êtes. (*Bas*) Tâche de l'effrayer un peu.

MADAME D'HORICOURT.

COUPLETS.

PREMIER.

(*Elle le chante immobile, les yeux baissés. Saint-Eugêne paraît ravi à chaque nouveau détail.*)

Je suis un peu capricieuse...
Je ne fais que ma volonté...
Je suis jalouse, impérieuse,
Sous un air de timidité;
Je n'aime pas qu'on me raisonne,
Un rien me blesse et me met en courroux.
Vous le voyez, il me faut un époux
Qui soit soumis et doux,
Ce qu'on appelle une bonne personne...
(*Le toisant.*)
En vous voyant je me suis dit:
Voilà l'objet pour qui seul je m'engage;
Oui, nous ferons le plus joli petit,
Le plus joli petit ménage.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, { nous ferons / vous ferez } le plus joli petit,
Le plus joli petit menage.

SAINT-EUGÊNE.

DEUXIÈME.

Vous comblez ma plus chère envie,
J'aime un esprit vif et malin;
J'ai desiré toute ma vie
Avoir pour femme un vrai lutin.
Je deviens trop mélancolique;
C'est un défaut qui nuit au vrai talent:
Il me fallait un minois agaçant,
Un attrait stimulant,
Pour ranimer mon élan pindarique.
En vous voyant je me suis dit:
Voila l'objet pour qui seul je m'engage;
Oui, nous ferons le plus joli petit,
Le plus joli petit ménage.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, { nous ferons / vous ferez } le plus joli petit,
Le plus joli petit ménage.

D'HORICOURT (*bas à sa femme*).

Il prend la chose mieux que je ne croyais.

MADAME D'HORICOURT.

Ah! ça, cher futur, pour m'accoutumer aux premiers mois de notre union, nous prendrons avec nous, mon père et ma mère, mes deux oncles et mes trois tantes.

SAINT-EUGÊNE.

Oui, oui, toute la chère famille.

MADAME D'HORICOURT.

Et j'aurai toujours auprès de moi, mon petit cousin Charles. Oh! je ne peux m'en passer d'abord.

SAINT-EUGÊNE.

Qu'est-ce que c'est que le petit cousin Charles?

MAD. D'HORICOURT (*désignant Desparmont qui se rengorge*).

Ce grand brun qui porte l'épée; le fils aîné de mon oncle Ignace.

SAINT-EUGÊNE (*niaisement*).

Il a l'air d'une bien honnête personne.

MADAME D'HORICOURT.

Il m'a vue naître; toute petite, il me portait dans ses

bras, me faisait jouer à mille petits jeux... Et l'on renonce difficilement aux habitudes de l'enfance.

D'HORICOURT (*bas à Saint-Eugène*).

Vous voyez que c'est l'ingénuité même.

SAINT-EUGÊNE.

Charmante ! adorable.

DESPARMONT (*bas à d'Horicourt*).

Comment, il n'y aura pas moyen de tourmenter cet imbécille-là ?

D'HORICOURT.

Puisque les futurs époux se conviennent si bien, il ne nous reste plus qu'à nous assurer si monsieur Desécarts joint aux qualités physiques et morales qui le distinguent, ce qui, selon moi, est au-dessus encore, la supériorité des talens.

SAINT-EUGÊNE (*avec suffisance*).

On n'a pas été quinze ans secrétaire perpétuel de l'athénée de Landau, sans acquérir une certaine réputation.

D'HORICOURT.

C'est principalement comme littérateur, que monsieur Desécarts est véritablement célèbre. (*Avec intention*) On le cite sur-tout comme un chansonnier piquant et redoutable.

SAINT-EUGÊNE.

Ah! redoutable!.... si l'on veut.

D'HORICOURT (*d'un ton plus marqué encore*).

On m'a même confié à cet égard une certaine aventure sur laquelle il est important que j'aie avec lui une explication particulière.

SAINT-EUGÊNE.

Où diable en veut-il venir ?

D'HORICOURT.

Laissez-nous, vous autres, et veillez pendant ce temps, aux préparatifs du dîner le plus solide, et à la réunion des meilleurs vins. (*Bas à Desparmont*) Sous un quart-d'heure, tu viendras me remplacer.

DESPARMONT.

Sois tranquille.

SCENE XIV.

SAINT-EUGÊNE, D'HORICOURT.

D'HORICOURT (*à part*).

Effrayons un peu monsieur le chansonnier de province, et donnons-lui la leçon qu'il mérite.

SAINT-EUGÊNE (*à part*).

Intriguons le mari sur le compte de sa femme, et pour cela, changeons tout-à-coup de ton et de langage.

D'HORICOURT (*haut et d'un ton imposant*).

Monsieur... Desécarts... c'est moi, vous le savez, qui dote ma nièce, ma chère filleule ; je ne dois donc rien négliger pour son bonheur... Je sais, et cela de très-bonne part, qu'il est dans les environs de Landau, une jeune et jolie dame d'Horicourt, auprès de laquelle vous avez essayé d'avoir accès ; et que, piqué de ce qu'elle n'avait même pas voulu vous voir, vous avez osé l'attaquer par des chansons....

SAINT-EUGÊNE (*avec dignité et d'un ton naturel*).

C'est le fait ou d'un sot, ou d'un lâche : et ce n'est point ainsi qu'un homme tel que moi, se venge d'une beauté cruelle.

D'HORICOURT (*à part, et l'observant*).

Quel changement subit!... (*haut*) Cependant, c'est de madame d'Horicourt elle-même, que cette anecdote...

SAINT-EUGÊNE.

Elle est indigne de moi vous dis-je ; et pour achever de vous en convaincre, apprenez, monsieur le professeur, que je ne suis point le Desécarts que vous attendez ici.

D'HORICOURT.

Quoi? vous n'êtes point!...

SAINT-EUGÊNE.

Ce chansonnier ridicule aux dépens de qui vous comptiez si bien vous amuser.

D'HORICOURT.

En effet, ce maintien, cette voix assurée.... Mais, mon-

sieur, pourquoi vous trouvez-vous donc sous son nom et sous ce costume grotesque?

SAINT-EUGÊNE.

Vous allez tout savoir. (*A part et regardant avec mystère*) Prenons un peu notre revanche. (*Haut*) Vous voyez en moi, un officier de cavalerie, qui, atteint légèrement d'un obus, il y a deux mois, était venu séjourner quelque temps à Landau; je fus bientôt instruit qu'une madame d'Horicourt, (*appuyant*) charmante petite femme, se faisait un devoir de recevoir dans sa terre, les officiers blessés qui passaient dans le pays. (*Mouvement de d'Horicourt.*) Je m'y présente, et je trouve en effet le minois le plus agaçant, la grace la plus naïve, le caquet le plus brillant....

D'HORICOURT (*avec altération*).

Et sans doute vous y reçûtes un accueil?...

SAINT-EUGÊNE.

Au de-là de ce que vous pouvez imaginer. Mais, si la douce pitié de mon charmant Esculape parvint en peu de temps, à me guérir d'une blessure assez légère, ses jolis yeux m'en firent éprouver une autre bien plus profonde; en un mot, je ne pus résister aux charmes enivrans de cette jolie veuve.

D'HORICOURT.

Veuve, dites-vous! J'ai ouï dire, il me semble, que madame d'Horicourt était mariée.

SAINT-EUGÊNE.

Sans doute, mais son époux étant presque toujours séparé d'elle, c'est ce que nous appellons veuve.... par absence.

D'HORICOURT.

Ah! veuve par absence!

SAINT-EUGÊNE.

J'étais donc à sa terre depuis un mois environ, comblé d'égards et de bontés toutes particulières, lorsqu'elle apprend que son mari doit passer à Saverne avec son régiment. Il est de ces devoirs qu'on ne peut enfreindre. Elle forme aussi-tôt le projet de se trouver incognito sur le passage du très-cher époux, et de s'y présenter sous les habits d'un jokei (*Nouveau mouvement de d'Horicourt*). Moi, pour l'accompagner sans qu'on puisse en avoir le

moindre doute, je profite du mariage projetté du poëte Desécarts. Instruit à Landau qu'il devait avoir à Saverne une entrevue à ce sujet, et toujours prêt à saisir l'occasion de faire quelque folie, je me procure le costume du personnage, et me rends ici dans ma chaise de poste avec madame d'Horicourt.

D'HORICOURT.

Comment, monsieur, vous l'avez escortée seul dans le voyage?...

SAINT-EUGÊNE.

Oh! non: mon valet de chambre courait devant.... mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ne voilà-t-il pas que le capitaine d'Horicourt, voulant de son côté s'amuser du Desécarts, fait prendre à sa femme le déguisement de la jeune prétendue de Strasbourg, et me procure, par ce moyen, l'entrevue la plus commode, l'oblige de jouer avec moi le rôle d'amoureuse.... *(Il rit aux éclats)* J'ai eu dans ma vie bien des aventures; mais aucune ne fût jamais aussi gaie, aussi piquante que celle-ci.

D'HORICOURT *(à part, et dans la plus vive agitation)*.

Où diable me suis-je enferré?...

SAINT-EUGÊNE *(avec sérieux et mystère)*.

Pas un mot, je vous prie, qui puisse faire soupçonner au trop complaisant mari.... C'est qu'à travers toutes mes folies, je sais respecter les convenances; je suis véritablement l'ami des bons ménages.

D'HORICOURT *(prêt d'éclater)*.

Oui, vous m'en avez l'air.

SAINT-EUGÊNE *(à part)*.

Il est sur les épines.

D'HORICOURT *(avec une colère graduée)*.

Mais, ce mari dont on s'imagine se jouer ainsi, est sans doute un homme d'honneur, et il ne souffrira pas....

SAINT-EUGÊNE.

Il faudra pourtant bien qu'il prenne patience.

D'HORICOURT.

Croyez, monsieur, qu'il ne manquera pas de vous demander raison....

SAINT-EUGÈNE (*très-gaîment et lui frappant sur l'épaule*).

Eh bien ! vous serez mon second, monsieur le professeur.

D'HORICOURT (*à part, et dans la plus grande agitation*).

Non, je ne puis croire que Constance.... Allons la forcer à m'expliquer ce mystère; et surtout, ne perdons pas de vue cet étranger. (*Il sort par la porte du fond.*)

SAINT-EUGÈNE (*sur le devant de la scène*).

Il étouffe de colère.

SCENE XV.

SAINT-EUGÈNE, DESPARMONT.

DESPARMONT (*il veut parler à d'Horicourt à son passage; celui-ci ne lui répond que par un geste de fureur*).

(*A part.*) Comme il a l'air agité !.... C'est à mon tour.

SAINT-EUGÈNE (*à part*).

Que me veut encore celui-là ?

DESPARMONT (*haut et d'un ton sombre et imposant*).

Me serait-il permis de demander à monsieur Desécarts un entretien particulier ?....

SAINT-EUGÈNE (*reprenant le ton de Desécarts*).

Je suis entièrement aux ordres de monsieur.

DESPARMONT.

Monsieur Desécarts.... Vous ne savez pas encore qui je suis ?

SAINT-EUGÈNE.

Oh ! pardonnez-moi ; vous êtes le petit cousin Charles, qui tant de fois avez porté dans vos bras ma charmante future épouse.

DESPARMONT.

Et qui consumé d'un amour violent que jamais je n'ai fait connaître à ma famille, viens vous déclarer, monsieur, qu'on n'obtiendra la main de ma cousine qu'après m'avoir ôté la vie.

SAINT-EUGÈNE (*d'une voix altérée et feignant d'avoir peur*).

Mais on ne m'avait pas du tout prévenu... qu'en venant

épouser mademoiselle Estelle Benoist, il faudrait auparavant avoir l'honneur de me cou... cou... couper la gorge.

DESPARMONT.

Il faut vous battre, ou renoncer à votre prétendue ; choisissez....

SAINT-EUGÊNE.

J'y renoncerais volontiers, quand ce ne serait que pour vous être agréable.... Si je n'avais pas un malheureux défaut de naissance.

DESPARMONT.

Et quel défaut?

SAINT-EUGÊNE *(tremblant plus encore.)*

Je suis né.... je suis né taquin, monsieur.

DESPARMONT *(riant et le toisant).*

Ah! vous êtes taquin!

SAINT-EUGÊNE.

Entêté comme tous les diables.

DESPARMONT.

En ce cas nous allons vider la querelle à l'instant même.

SAINT-EUGÊNE.

Mais, monsieur, je n'ai point apporté d'épée avec moi.

DESPARMONT.

Oh! qu'à cela ne tienne! *(Il va prendre deux épées restées au fond du théâtre et les présente à Saint-Eugêne.)* En voici deux qui vont décider lequel sera l'heureux possesseur d'Estelle.... Vous pouvez prendre celle qu'il vous plaira.

SAINT-EUGÊNE *(hésitant et prenant une épée d'une main tremblante).*

Allons, monsieur, puisque absolument.... *(Il se met en garde de la manière la plus gauche.)*

DESPARMONT *(à part et riant).*

Oh! la bonne caricature! restons sur la défensive..... *(Il se met aussi en garde)* Mais, monsieur, remettez-vous de grâce.... Vous tremblez de manière à me donner sur vous trop d'avantage.

SAINT-EUGÊNE.

Moi, trembler!.... Je ne fais que semblant, je vous assure.

DESPARMONT.

Ah! vous faites semblant. *(Ils se poussent quelques bottes, Desparmont reste entièrement sur la défensive et paraît vouloir ménager Saint-Eugêne qui lui fait tomber le fer des mains, et s'empresse de le ramasser.)*

SAINT-EUGÊNE *(remettant à Desparmont son épée avec la plus grande timidité).*

Monsieur veut m'encourager.... C'est bien délicat de votre part.

DESPARMONT *(à part, et piqué).*

Ce ne peut être que le hasard. *(Haut)* Mais, monsieur, si nous quittions nos habits, cela serait plus commode, et plus conforme aux lois de l'honneur?

(Il se retourne et quitte son habit. Pendant ce temps Saint-Eugêne quitte sa perruque, son ample redingotte, et paraît en fraque décoré de plusieurs ordres; au moment où Desparmont se retourne vers lui, il se trouve dans l'attitude la plus noble, la plus imposante; Desparmont s'arrête stupéfait.)

SAINT-EUGÊNE *(ton martial).*

Eh bien! monsieur.

DESPARMONT *(après un moment de silence).*

Eh bien! monsieur, je vous ai provoqué, je dois vous en rendre raison. *(Il se remettent en garde, et se poussent quelques bottes.)*

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, D'HORICOURT, DORAINVAL, DUVALLON, COURVILLE *(ils ont repris leur uniforme)*, MADAME D'HORICOURT, MADAME FRITZ, FRANCISQUE, *(peu après)* UN POSTILLON.

FRANCISQUE *(accourant le premier).*

Arrêtez! arrêtez!

MADAME FRITZ *(accourant et les séparant).*

N'être bas ici un champ de badaille.

DUVALLON.

Mais que vois-je? Il paraît que M. Desécarts a subi tout-à-coup une métamorphose.....

FRANCISQUE (*le reconnaissant*).

C'est l'étranger de tantôt.

MADAME FRITZ (*le reconnaissant*).

ïa, cet consolateur de veufes.

D'HORICOURT.

Ces marques distinctives ne nous permettent plus de douter que nous avons l'honneur de posséder parmi nous....

SAINT-EUGÊNE.

Un fou.... Oui, messieurs, un fou comme vous, aimant à s'amuser, et qui vous ayant entendu de cet appartement former votre joyeux complot, a voulu vous aider à égayer votre séjour en ces lieux.

DUVALLON.

Mais vous ne pouvez nous refuser, monsieur, de nous faire connaître....

LE POSTILLON (*entrant par la porte du fond*).

M. le baron de Saint-Eugêne, votre voiture est prête.

LES CINQ OFFICIERS.

Ciel! notre nouveau colonel. (*Ils se rangent avec respect, et en attitude militaire.*)

SAINT-EUGÊNE.

Je voudrais en vain me déguiser plus long-temps: oui, messieurs, vous voyez votre nouveau chef; mais ce n'est qu'à Strasbourg que j'ai l'ordre de vous le faire connaître. En attendant célébrons ici l'heureux hasard qui nous rassemble. Mes amis, mes camarades, qu'il me tardait de nous voir tous réunis!

DUVALLON.

On avait bien raison, mon colonel, de vous peindre comme un ami de la gaîté.

DESPARMONT.

Et sur-tout comme un brave.

MADAME D'HORICOURT.

On ne sait pas mieux que M. le colonel, s'amuser aux dépens d'une jeune femme, tout en respectant les convenances....

D'HORICOURT.

Et sur-tout intriguer plus gaîment un pauvre mari.

SAINT-EUGÈNE (*avec dignité*).

Messieurs, si celui qui doit vous conduire au champ d'honneur, s'est un moment caché sous le masque de la folie, c'est pour vous avertir, qu'il ne faut pas toujours juger sur l'apparence, et qu'on peut être dupe de sa propre ruse.... Madame Fritz, je donne à dîner à tous les officiers de mon régiment; et si le véritable Desécart arrive avant qu'on ne serve, j'espère qu'il sera des nôtres. (*A madame d'Horicourt*) Et vous, madame, pour vous prouver combien j'honore les épouses fidèles à leurs devoirs, vous accompagnerez à Strasbourg, le capitaine d'Horicourt, et resterez auprès de lui jusqu'à ce que nous rejoignions l'armée.

FRANCISQUE (*à madame Fritz*).

Et nous, ça s'ra-t-i' pour lundi?

MADAME FRITZ.

ïa, pour lundi.

CHŒUR FINAL.

Pour les défauts d'autrui, montrons-nous indulgens,
Afin qu'on le soit pour les nôtres;
Souvent c'est en riant des autres
Que l'on fait rire à ses dépens.

FIN.